

## Revenir à l'essentiel

### *La liste*

Aurélie Olivier

---

Numéro 136 (3), 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63176ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

#### Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

#### ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

#### Citer ce compte rendu

Olivier, A. (2010). Compte rendu de [Revenir à l'essentiel / *La liste*]. *Jeu*, (136), 6-8.

## La Liste

TEXTE **JENNIFER TREMBLAY** / MISE EN SCÈNE **MARIE-THÉRÈSE FORTIN**, ASSISTÉE DE **STÉPHANIE CAPISTRAN-LALONDE**  
DRAMATURGIE **CHARLOTTE FARCET** / DÉCOR **JASMINE CATUDAL** / COSTUMES **ISABELLE LARIVIÈRE**  
ÉCLAIRAGES **CLAUDE COURNOYER** / ENVIRONNEMENT SONORE **NANCY TOBIN** / ACCESSOIRES **JULIE MEASROCH**  
MAQUILLAGE **ANGELO BARSETTI** / AVEC **SYLVIE DRAPEAU**.  
PRODUCTION DU **THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI**, PRÉSENTÉE DU 12 JANVIER AU 6 FÉVRIER 2010.

AURÉLIE OLIVIER

# REVENIR À L'ESSENTIEL

Pour *la Liste*, Jennifer Tremblay a reçu le Prix du Gouverneur général 2008 dans la catégorie « Théâtre francophone », coiffant au poteau Yvan Bienvenue, Carole Fréchette, Wajdi Mouawad et Catherine Mavrikakis. Nouvelle venue dans le monde de la dramaturgie, la jeune femme n'en est toutefois pas à ses débuts dans l'écriture, puisqu'elle possède à son actif des poèmes, des albums jeunesse, un roman et de multiples scénarios pour la télévision. Dans ce monologue théâtral livré par la talentueuse Sylvie Drapeau, sa voix est à la fois singulière et pleine de finesse. Elle y conduit avec maîtrise une exploration des méandres de l'âme humaine, faisant cohabiter l'essentiel et le banal sans tomber dans l'anecdote.

Celle qui parle n'a pas de nom. Ce pourrait être n'importe quelle femme épuisée, écrasée par son désir d'être une bonne mère, une bonne épouse, une femme parfaite, et souffrant d'une profonde solitude. Mère de trois enfants, récemment installée à la campagne, elle a horreur du désordre, et pour être sûre de ne rien oublier de ses tâches ménagères, elle fait des listes : « Sortir poubelle./ Appeler garage./ Poster photo<sup>1</sup>. » Bien sûr, les contraintes du quotidien lui font reporter certaines tâches de

jour en jour, parfois pendant des semaines, pendant des mois. C'est ainsi qu'une chose essentielle est tombée dans l'oubli et a entraîné un drame, la mort d'une voisine, Caroline, pas vraiment son amie, mais plus qu'une simple connaissance. Préoccupée par l'incompétence de son médecin, craignant pour le déroulement de son cinquième accouchement, Caroline lui avait demandé une chose toute simple : les coordonnées de son médecin. Reporté de liste en liste jusqu'à ce que la voisine renonce à demander, ce petit service est tombé dans l'oubli. Le médecin était bel et bien incompetent, et les craintes, fondées : la jeune femme en est morte.

### Au public de juger

Dès le début du spectacle, la chose est dite clairement : ce à quoi nous allons assister est une confession. La narratrice affirme ainsi d'entrée de jeu : « Je suis responsable de sa mort./ Je ne pense pas si je n'avais pas été sur son chemin elle ne serait pas morte./ J'étais sur son chemin pour éviter qu'elle meure./ Elle est morte./ J'ai failli à mon devoir./ Vous voyez très bien ce que je veux dire. » (p. 11) L'appel au public est direct : à lui de décider si elle est coupable ou non. Pour nous permettre de trancher, la narratrice décrit son quotidien avec minutie, replaçant les événements dans leur contexte sans

1. Montréal, Éditions de la Bagnole, 2008, p. 13. Les numéros de pages entre parenthèses dans le texte renvoient à cette édition.



Sylvie Drapeau dans *la Liste* de Jennifer Tremblay, mise en scène par Marie-Thérèse Fortin (Théâtre d'Aujourd'hui, 2010). © Suzane O'Neill.

lyrisme ni pathos, mais plutôt au moyen de courtes phrases très simples, d'une manière analytique, et sans complaisance. On comprend ainsi le déménagement à la campagne, la solitude, l'ennui, la rencontre avec la voisine, et la négligence qui a conduit au drame. Ici et là se glissent les éléments de ces listes qu'elle dresse presque compulsivement, pour être sûre de ne rien oublier – ou peut-être n'avoir pas à se souvenir ; ces listes qui trahissent son désir de perfection et mettent de l'ordre dans son existence. Ce qui frappe tout au long du spectacle, c'est l'ampleur du vide qui l'habite, un vide que rien ne semble pouvoir combler, ni les activités quotidiennes, ni l'amour de ses enfants. Un vide et une solitude qu'elle entretient par habitude, presque imperméable aux tentatives de rapprochement de sa voisine. « Il m'est arrivé./ Rarement mais tout de même quelques fois./ Il m'est arrivé de faire semblant que personne

n'avait frappé./ Il m'est arrivé de ne pas bouger./ Elle n'était pas désagréable Caroline./ Il ne faut pas croire que je fuyais une chipie./ Il y a des chipies au village./ J'ai pris l'habitude de fuir./ Fuir tout ce qui appartient à ce village. » (p. 14) Car sa dépression n'est pas le fait de l'erreur commise ou du poids de la culpabilité. Elle semble préexister même au déménagement à la campagne, entrepris par désir d'exister aux yeux de son époux : « J'ai voulu venir ici pour qu'il soit avec moi./ J'ai voulu venir ici pour l'éloigner de tout./ Je veux toute son attention./ Je pensais l'aspirer totalement mon mari./ Être sa seule nourriture./ Je pensais qu'il ne penserait plus qu'à me regarder mûrir./ Je pensais qu'ici je deviendrais sucrée. » Profondément insatisfaite, la narratrice semble ainsi être l'artisane de son propre malheur et, par excès de nombrilisme, de celui d'autrui.

La mise en scène de Marie-Thérèse Fortin est aussi sobre que l'écriture de Jennifer Tremblay et donne une structure à la fois discrète et solide à ce long monologue. Par de simples éléments visuels – un placard impeccablement rangé, par exemple –, et en lui faisant faire les gestes de la vie quotidienne (éplucher des pommes, ranger le linge), elle donne chair à cette femme qui nous livre ses pensées les plus intimes dans ce qui ressemble à un exorcisme. Le récit prend forme dans un intérieur dépouillé où le désordre n'a pas sa place. Chaque chose est dûment rangée dans des boîtes étiquetées cachées dans des placards eux-mêmes dissimulés dans les boiseries. Puis, petit à petit, certains éléments trahissent la perte de contrôle qui a fait irruption dans l'univers de la narratrice. Les placards se vident, une paire de chaussettes jaunes se glisse parmi les rouges, des pommes apparaissent dans des endroits incongrus... Certains symboles – les pommes broyées dans un mélangeur rouge pour symboliser la mort, une petite voiture en plastique qui roule en haut d'une cloison pour représenter le mari qui part tous les matins travailler en ville – semblent toutefois un peu faciles et n'ajoutent rien. Le travail réalisé par Claude Cournoyer pour les éclairages est minutieux et joue un rôle à part entière dans ce spectacle, mettant en relief ce qui n'est pas dit, soulignant les accès de désespoir, montrant les jours qui passent dans cette campagne où le vent semble souffler constamment. La finesse de la direction d'actrice est assurément un des points forts du spectacle. Pour incarner cette femme écorchée, Sylvie Drapeau adopte en effet un ton proche de l'incantation et une diction lente, sans excès d'émotion. Un parti pris surprenant, voire déstabilisant de prime abord, mais qui fonctionne à merveille. Une fois encore, la comédienne se trouve là où on ne l'attend pas. Tout en nuances, digne dans la douleur, elle sait transmettre le fardeau que cette femme porte depuis longtemps et que la culpabilité a encore alourdi. Derrière sa maniaquerie et sa dureté, elle nous montre une mère au bord de l'effondrement, plongée dans son propre vide.

### Le règne de l'incurie

Au-delà de la solitude, de l'aliénation, de l'épuisement, la narratrice est une femme qui a failli à son devoir de solidarité envers un autre être humain. Comme un coup de massue, la pièce nous renvoie à l'indifférence, à l'inconséquence dont nous pouvons faire preuve à l'égard de notre entourage, enfermés que nous sommes dans nos propres préoccupations. Elle pose une question essentielle : est-on prêt à laisser de côté les choses qui comptent vraiment – l'entraide, la solidarité, l'amour, la vie, la mort – en se laissant absorber par les banalités du quotidien ? Ce qui est admirable dans ce texte, et d'une remarquable efficacité, c'est la façon dont l'auteure mêle étroitement le tragique et le quotidien. « Je lave les collants au cycle délicat./ Le vieux con ne lui a pas donné d'anticoagulant./ Je lave les petites culottes avec les serviettes et les débarbouillettes./ Il a accroché une artère./ Je lave les robes et



Sylvie Drapeau dans *la Liste* de Jennifer Tremblay, mise en scène par Marie-Thérèse Fortin (Théâtre d'aujourd'hui, 2010). © Suzane O'Neill.

les jupettes./ Elle a saigné comme un bœuf./ Les salopettes et les t-shirts./ La transfusion sanguine./ Les petits pyjamas de Léo./ Sans prescription d'anticoagulant./ Je rapporte les vêtements propres./ Ils lui ont dit au téléphone de rester couchée./ Je donne un bain aux enfants de Caroline./ Personne n'a pensé qu'elle allait vraiment mal. » (p. 51) Ce parti pris montre à la fois à quel point la culpabilité ronge la narratrice, se glisse dans tous les interstices et, inversement, comment l'obsession des tâches du quotidien prend le pas sur toute forme de pensée. Il y a là une critique sociale, une réflexion sur notre relation avec les autres et notre responsabilité, auxquelles on ne peut rester indifférent.

Heureusement, la pièce se conclut sur une forme de rédemption : un rêve dans lequel Caroline apparaît vêtue de blanc et rieuse, donnant en quelque sorte l'absolution. « Sur mon calepin./ Sur ma liste des tâches urgentes./ J'ai écrit en haut de la page./ Ressusciter Caroline. » (p. 57) Il aura fallu qu'elle meure pour que la narratrice accepte de donner à sa voisine une véritable existence, prenant enfin conscience de son utilité, de l'importance du lien que l'on tisse avec nos semblables, plutôt que de la considérer comme une nuisance, bouleversant son emploi du temps et introduisant du désordre dans son univers parfaitement rangé. Espérons que notre prise de conscience à nous sera plus rapide. ■